

pays avec le grade de Sergent-Major, et il vivait en repos du produit d'une métairie que lui avait laissée sa mère. Ses traits énergiques, mais calmes, attestaient la double et salutaire fierté du soldat et du paysan.

Pierre Lachaux arriva le lendemain à l'auberge de Veldez, ainsi que l'avait annoncé le père Talon. Il écouta sans sourciller les observations de la jeune fille et l'aveu de son amour pour un autre; quand elle eut fini, il lui prit cordialement les deux mains, et lui répondit en les serrant entre les siennes:

— Vous êtes une honnête fille. Merci.

Puis il lui tourna le dos.

— A quand la noce? dit le vieux braccioni qui vint à passer dans la chambre.

— Toujours pour la huitaine, répondit Lachaux.

— Qu'est-ce que vous dites donc? fit Jeanne.

— Je dis que nous nous marions dans huit jours!

— Mais vous savez bien que je ne vous aime pas!

— Je le sais.

— Mais vous savez bien que j'aime Basile!

— Bon! cela se passera. Ce n'est pour moi qu'une affaire de patience.

A ces mots, qui annonçaient une sérieuse résolution, Jeanne vit bien que sa dernière chance d'espoir était perdue. Elle n'aimait déjà pas le sergent, elle comprit qu'elle allait le détester. Un profond et premier sentiment de haine se glissa au fond de ce jeune caractère, obligé de ployer pour la première fois devant la volonté de deux hommes.

CHARLES MOUSET.

A Continuer.

QUEBEC:

VENDREDI, 25 MAI 1866

Nous avons donné à notre humble et petite feuille le titre de L'ÉLECTEUR. Nos amis nous ont demandé pourquoi nous avons choisi ce titre parmi tant d'autres qui suintent la réclame, dont le premier venu aurait placé notre entreprise sur un champ clos bien défini du terrain politique.

Voici notre réponse toute candide à cette interpellation:—

Nous sommes trop nouveaux pour n'être pas modestes, et nous, nous avouons de bon cœur que notre influence dans la presse, si nous avons l'honneur d'en posséder, ne sera pas la conséquence, de services rendus à la cause publique dans le passé, quand nous datons à peine d'hier, mais que nous la conquerrons par un travail ardent à servir dans notre humble sphère les intérêts populaires.

Sous ce rapport notre avenir est dans nos mains; il est dans notre ferme détermination de dire au peuple la vérité que le peuple doit entendre; il est dans notre foi dans l'avenir des principes sacrés et évangéliques de la démocratie que nous

professons; il est surtout dans notre ferme détermination de faire le bien dans la mesure de nos forces et de nos convictions.

A d'autres les grands déploiements phraséologiques, les tournois littéraires, les joutes dans lesquelles deux vanités, deux ambitions, deux rivalités se rencontrent la plume au poing, comme jadis les paladins du bon vieux temps se rencontreraient la lance en arrêt pour conquérir leur belle. La politique d'aujourd'hui est, aux mains de ces Messieurs, devenue un métier ignoble: le but un sac d'écus à ramasser dans une piroquette sous la férule du pouvoir.

Nous voulons tout bonnement être utiles, et en jetant sur la scène politique un regard rapide nous avons remarqué une des plaies les plus hideuses qui rongent depuis l'épiderme jusqu'au cœur le monde politique et nous avons pensé que ce serait une belle mission d'y porter remède.

Cette plaie, c'est la corruption électorale, c'est l'indifférence des masses dans cette question si vitale, c'est la pression morale et matérielle exercée par des intérêts sans vergogne et masqués de respectabilité sur la crédulité et les instincts naïfs du peuple.

L'élection, c'est-à-dire la volonté populaire soutenant sur ses épaules et sur sa conscience les élus de son choix, les mandataires de son pouvoir constitutionnel, l'élection est la base et la seule garantie de nos libertés.

Nous avons voulu faire comprendre au peuple la dignité et l'importance de sa mission sous ce rapport et c'est pour cela que nous avons choisi le titre de L'ÉLECTEUR.

Nous développerons plus tard notre thèse, si nos lecteurs nous encouragent dans nos efforts. Pour aujourd'hui nous sommes forcés de nous arrêter à cette réponse que nos amis voudront bien accepter.

C'est vendredi dernier que la taxe du drainage, à laquelle M. Cauchon tient si fort, revenait modifiée devant le Conseil, sous les auspices de M. Hamel. Ce monsieur n'était pas disposé à ce qu'elle fut ce soir-là l'objet des délibérations du Conseil, et demanda qu'elle fut maintenue sur les ordres du jour. Quelques conseillers, MM. Lemesurier et Pruneau entr'autres, insistèrent sur la prise en considération de cette taxe le soir même. M. Hamel, placé entre l'alternative de discuter son projet de taxe ou de l'abandonner tout à fait, prit ce dernier parti. Nous devons savoir gré à MM. les Conseillers d'avoir pris une attitude aussi ferme devant une question qui semblerait cacher un piège très dangereux.

On nous a apporté le titre d'un ouvrage que M. Abdon Côté doit faire paraître prochainement, les étapes d'un ambitieux. Les "sous presse" ont fait leur temps; et bien d'autres folichonneries disparaissent avec la *Scie Illustrée*. Nous ne disons pas du mal des moyens de critique que ce journal employait; au contraire, plus d'un titre de livre à paraître

avait un sens profond, et celui qui concerne M. Côté une très grande signification pour ceux qui connaissent l'échevin qui va deux fois par semaine s'asseoir à l'Hotel de Ville.

Nous demandons pardon à l'auteur anonyme du "sous presse" en question, si nous prenons la parole pour lui donner un peu plus de développement.

M. Abdon Côté est un ambitieux, qui, comme tous les ambitieux, procède par étapes. Il a commencé, nous ne savons à quelle époque, par faire de jolis discours empreints de la verve du commis voyageur et de la bêtise de Cadet Roussel. Il fait de jolis discours; c'est sa spécialité; les lieux communs coulent de source sans que les velours ni les cuirs y fassent obstacle; et pour quoi s'en inquiéterait-il? N'a-t-il pas essayé de prouver que l'éducation ne doit compter presque pour rien dans la représentation du pays?

Et voyez où mènent les jolis discours? Le voilà désigné (par qui?) pour représenter le quartier St. Roch à la Corporation. N'était-il pas devenu, lui aussi, une puissance démocratique, avec laquelle il fallait absolument compter? M. Côté avait exploité la démocratie de St. Roch, naturellement les suffrages démocratiques vinrent à lui, et le tour fut fait.—M. Côté est conseiller, et il se juche sur le premier gradin de son ambition.

Les contribuables de la localité que ce monsieur représentait, n'ont pas su comment il remplissait le mandat qu'ils lui avaient confié, car ils ne l'auraient jamais fait échevin; non, ils n'auraient certainement pas contribué à faire faire à son ambition une pareille étape.

Echevin, M. Côté devient l'intime ami de M. Cauchon; il avait eu d'abord l'effronterie de le prôner, de se jeter dans ses bras, de le traiter comme une providence.

Aujourd'hui il flatte, il cajole M. Cauchon, pour devenir maire suppléant, ou pour que ce journaliste appuie sa candidature, qu'il se propose de poser de la comté de Lotbinière, aux prochaines élections générales. Où son ambition s'arrêtera-t-elle? Sans doute quand l'ignorance aura ses coudées franches, quand l'intelligence aura abdiqué en faveur des Jo-crisses.

La seule étape, pour un homme comme M. Côté, il serait grand temps qu'il y songeât, est son comptoir dont il n'aurait jamais dû se séparer.

Maintenant si l'auteur du "sous presse" n'est pas content, nous lui donnerons à son tour dans notre journal tout l'espace qu'exigeront les développements de son idée.

Les personnes à qui nous adressons L'ÉLECTEUR sont priées de le renvoyer s'il ne s'abonnent pas.

Au prochain No. nous publierons un article d'un correspondant au sujet de la représentation dramatique donnée par les amateurs du Cercle Littéraire.